

Gerard STAN  
Université « Al. I. Cuza » Iasi (Roumanie)

## **La forme logique et la possibilité de la représentation. Réévaluations de la théorie de la vérité dans le *Tractatus Logico-Philosophicus***

### **The Logical Form and the Possibility of Representation. Reassessments of Theory of Truth from *Tractatus Logico-Philosophicus***

**Abstract:** Among epistemologists, the theory of truth constructed by Wittgenstein in *Tractatus Logico-Philosophicus* is one of the most successful versions of the correspondence theory of truth; the reason is that the *Tractatus* theory proposes a convincing analysis of the correspondence relation. The intention of this investigation is to re-evaluate this theory from *Tractatus* by re-examining and reinterpreting the idea of the state of facts. Starting from some Wittgensteinian fragments, I will try to argue that the facts cannot be understood as fragments of the external world, but rather as representations with a lower degree of generality and abstraction than that of propositions. Wittgenstein does not construct in *Tractatus* an epistemic theory of truth, but only sets out the semantic conditions a proposition must fulfil in order to receive the attribute of “true”. Moreover, by completing his semantics with an ersatz world, the philosopher departs considerably from the real world, from the world described by the sciences of nature. In this context, the epistemic value of a proposition called «true» becomes irrelevant.

**Keywords:** truth, correspondence theory of truth, state of facts, ersatz world, logical form, correspondence relation, picture theory of representation, possibility of representation.

#### **1. Introduction**

La relation de correspondance d’une proposition avec la réalité a été considérée, pendant des siècles, comme une solution raisonnable, en

concordance avec les intuitions du bon sens, à la question de la vérité. Parmi d'autres, Aristote, Thomas d'Aquin, Th. Hobbes, B. Russell, J.L. Austin, John Searle, Andrew Newman, David Papineau ont proposé de diverses variantes de la théorie de la vérité-correspondance, dont toutes gravitent autour de l'idée que la relation de correspondance offre la voie royale pour comprendre l'essence de la vérité. Alors qu'à beaucoup de philosophes la théorie de la vérité-correspondance apparaissait comme raisonnable, réaliste et bien fondée, à d'autres, pourtant, cette théorie a provoqué la perplexité et leur a donné l'occasion de formuler des objections radicales. Les principaux types d'objections contre la théorie de la vérité-correspondance peuvent être synthétisés en trois catégories : des objections concernant la relation de correspondance, des objections à propos de la détermination de la *réalité* ou des *faits* auxquels font référence les porteurs de la vérité (propositions, énoncés, assertions), des objections concernant la position métaphysique du sujet épistémique.

*Le premier type d'objection* concerne la nature confuse, difficilement (ou point) intelligible de la relation de correspondance. En essence, si la relation de correspondance met en relation des entités à régime absolument différent – *des propositions* (énoncés, assertions) et *des faits* (états de choses, réalités) – alors le type ou l'essence de cette relation deviennent confus. Les relations sont intelligibles si elles s'établissent entre des entités ontologiquement similaires (ou identiques) : par exemple, les relations entre propositions sont des relations logiques, tandis que les relations entre des réalités physiques sont de nature causale ; mais, pour ce qui est des relations entre les propositions et la réalité physique, on ne peut les considérer ni comme purement logiques, ni comme purement causales. *Le second type d'objection* porte sur la compréhension des faits ou de la réalité, à savoir de ce pôle-là de la relation de correspondance supposément connecté au monde extérieur. La nature des faits n'est pourtant pas claire : sont-ils des entités physiquement existantes, ou de simples reconstructions logico-linguistiques du monde extérieur ? Si la réalité équivaut aux états de choses physiquement existantes, il est dilemmatique de préciser lesquels des systèmes physiques possèdent une réalité complète : les pierres ou les électrons, la pluie ou le continuum espace-temps ? Mais les émotions, les significations ou les valeurs sont-elles ou non des parties de la réalité ? De plus, les critiques qui passent au-delà du caractère confus des faits ou de la réalité physique constatent que, par le désir ardent d'objectivité des adeptes de la théorie de la vérité-correspondance, cette instance extérieure (le fait ou la réalité) est investie d'un prestige supérieur à toute

communauté épistémique, elle est vue comme capable d'imposer la vérité. *Le troisième type d'objection* concerne le fait que la théorie de la vérité-correspondance admet de façon implicite que le sujet épistémique humain peut identifier sans problèmes le meilleur lieu métaphysique d'où il puisse constater qu'une proposition correspond à la réalité. Dans les termes de Hilary Putnam, le sujet humain serait capable d'un regard épistémique pur, d'en dehors de sa propre pensée et de ses propres assertions, – autrement dit, il serait capable d'un *regard de l'œil divin* – qui lui permette de saisir comment une proposition correspond à un fait. Or, d'après Richard Rorty, « ce qu'on ne peut pas faire c'est s'élever au-dessus de toutes les communautés humaines, réelles et possibles. On ne peut pas trouver un crochet qui nous élève au-dessus de la pure cohérence – du simple accord – jusqu'à une chose telle "la correspondance avec la réalité telle qu'elle est en elle-même". » (Rorty 1990, 38) Alors, l'une des conséquences involontaires et, implicitement, inacceptables de la théorie de la vérité-correspondance est d'investir l'esprit du sujet épistémique de pouvoirs surhumains.

Dans *A Companion to Epistemology* (2010), paru dans le cadre de la fameuse collection *Blackwell Companion to Philosophy*, Ludwig Wittgenstein est présenté comme le philosophe qui, dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, a construit la meilleure version d'une théorie de la vérité-correspondance, une version qui a réussi à résoudre, dans une grande mesure, les deux premiers types d'objections contre la théorie de la vérité-correspondance. En d'autres termes, Wittgenstein est arrivé, paraît-il, à offrir une analyse raisonnable de la relation de correspondance avec les faits, en éliminant beaucoup des confusions métaphysiques ou sémantiques qu'implique la compréhension de ce type de relation. Implicitement, il semble avoir offert une analyse convenable de l'idée de *fait*. La voie que le philosophe prend est celle de l'identification de l'anatomie logique des *propositions élémentaires*, d'une part, et des *faits*, d'autre part. Ainsi,

« Une proposition élémentaire est une configuration de termes, un fait atomique est une configuration d'objets simples, un fait atomique correspond à une proposition élémentaire (et la rend vraie) lorsque leurs configurations sont identiques et les termes de la proposition se réfèrent aux objets du fait à position similaire, et la valeur de vérité de chaque proposition complexe découle de façon logique des valeurs de vérité des propositions élémentaires qui la composent. » (Horwich 2010, 773)

Paul Horwich admet pourtant que la théorie de Wittgenstein, loin d'être un exemple de clarté et de complétude philosophique, bien qu'elle éclaire des aspects obscurs de la théorie traditionnelle de la vérité-correspondance, n'aurait eu qu'à gagner si on l'avait complétée d'explications sur les concepts de « configuration logique », « proposition élémentaire », « référence » et « conséquence logique ». Donc, créditée pour la version la plus accomplie de la théorie de la vérité-correspondance, la théorie de la vérité du *Tractatus* semble résoudre certaines obscurités, mais seulement pour faire places à d'autres.

L'intention de cette brève analyse est de réévaluer l'approche de Wittgenstein sur la question de la vérité dans le *Tractatus*, en particulier par réexaminer et réinterpréter les idées de *fait* et *état de choses*. Bref, à partir de quelques fragments wittgensteiniens, nous allons essayer d'argumenter qu'on ne saurait comprendre les faits comme des fragments du monde extérieur, mais, plutôt, comme des *représentations* à degré de généralité et d'abstraction inférieur à celui des propositions. A cet effet, nous allons suivre une série d'interprétations et d'intuitions présentes chez Norman Malcolm, Brian McGuinness, Heidé Ishiguro, Brian Skyrms ou Mircea Flonta. Si nos arguments sont raisonnables, l'une des conséquences sera que l'opinion commune selon laquelle Wittgenstein construit dans le *Tractatus* une théorie de la vérité-correspondance devient infondée. Il y a deux thèses que nous allons essayer d'accréditer : *en premier lieu*, le fait que le monde construit par Wittgenstein est un monde *ersatz*, très éloigné du monde réel (la relation de correspondance avec les faits étant, par conséquent, dépourvue de poids épistémologique) ; *en second lieu*, le fait que son approche de la vérité fait partie d'une sémantique, sans se constituer en une théorie de la vérité d'importance épistémologique. Après quelques considérations sur les sources de Wittgenstein dans la philosophie du langage (Frege, Russell), on va analyser la théorie picturale de la proposition dans le *Tractatus* et les sources de cette théorie (Hertz), pour ensuite éclaircir la nature des états de choses pour Wittgenstein et l'opinion que les faits sont plutôt des représentations que des états de choses objectivement existant dans le monde. Ensuite, on va investiguer d'autres possibles interprétations de la théorisation de la vérité dans le *Tractatus* et les conséquences de la ré-signification du concept de vérité en clef sémantique.

## 2. Wittgenstein et la théorie picturale de la proposition

Une évaluation raisonnable de l'approche de Wittgenstein concernant la réponse à la question de la vérité dans le *Tractatus* devrait commencer par expliciter la théorie sur la nature de la proposition, en tant que porteur de la vérité. Le philosophe affirme que « nous ne pourrions savoir *a priori* qu'une pensée est vraie, que si sa vérité pouvait être reconnue dans la pensée même (sans objet de comparaison). » (3.05) Mais puisque nous ne pouvons établir *a priori* que le sens d'une proposition, nous avons donc aussi besoin, pour établir à quel degré une proposition est vraie, de l'objet de comparaison aussi, de la référence (l'état de choses). Si l'on accepte l'opinion quasi-unanime que la théorie construite dans le *Tractatus* est une théorie de la correspondance avec les faits, le second pas de l'évaluation devrait nous conduire à un éclaircissement de l'idée d'*état de choses*. Commençons par le premier pas.

La théorie de Wittgenstein sur la proposition englobe des échos des théorisations sémantico-épistémiques réalisées par Frege, Russell et Hertz. Wittgenstein reste dans la tradition de Frege quand il affirme qu'un nom ne peut signifier que dans le cadre de la proposition, quand il exprime son accord vis-à-vis de l'importance de la construction de langages idéaux pour résoudre le problème de la *signification*, mais il s'en sépare lorsqu'il affirme que seule *la proposition* a du *sens*. (3.3) Ce n'est qu'au niveau de la proposition que le sens peut apparaître, parce que seule la proposition peut exprimer une pensée. De Russell, il allait hériter l'idée qu'une proposition aux prétentions de vérité représente une mise en ordre des objets du raisonnement de manière que l'ordre de ces objets dans le raisonnement corresponde à l'ordre dans le complexe associé, c'est-à-dire dans le fait envisagé (Russell 2001, 72-74) et l'idée que la forme logique apparente de la proposition ne coïncide pas à sa forme réelle (4.003). Ce qui est essentiel pour la théorie de Wittgenstein sur la proposition est le constat que ses éléments, les noms, se rapportent les uns aux autres d'une manière déterminée, articulée (3.14, 3.141). Les noms sont liés dans le corps de la proposition par une logique, en formant un entier ordonné. En tant qu'entier ordonné, la proposition possède un *sens*. Le sens dérive de la liaison des noms dans la proposition selon des règles logiques. Le sens se *montre*, il est visible dans la structure logique de la proposition (4.002) La proposition a, donc, une forme logique et, dans cette qualité d'image logique, une proposition peut représenter les faits, c'est-à-dire les états de choses qui existent. Le nom est connecté à l'état de choses par cela que le nom *signifie* l'objet, qu'il devient ainsi sa signification (3.203). Par

conséquent, la proposition est pour Wittgenstein une représentation d'un fait parce qu'elle possède une forme logique (elle est un complexe de noms ordonnés logiquement), les noms désignent des objets (la proposition est connectée à une entité qui lui est extérieure), et les objets dans l'état de choses sont ordonnés selon une certaine forme logique. Quand la forme logique de la proposition est identique avec la forme logique du fait désigné, la représentation de l'état de choses est correcte et la proposition est vraie. « La proposition est une image de la réalité. Car je connais par elle la situation qu'elle présente, quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué. » (4.021) La proposition est nécessairement entendue lorsqu'on entend son sens, lorsqu'on *visualise* sa forme logique.

Si les propositions sont des images (*Bilder*), des représentations, elles ne sont pas toutefois des représentations au sens psychologique (*Vorstellungen*), mais des représentations au sens de *modèles* ou des *représentations logico-linguistiques*, construites de manière *intentionnée* et *consciente* (*Darstellungen*). Une proposition implique donc l'activité de modelage d'un fait, activité qui peut avoir succès ou non. C'est nous qui construisons nos images sur les faits, c'est nous qui proposons des modèles de la réalité. (2.1, 2.12) « Dans la proposition, les éléments d'une situation sont pour ainsi dire rassemblés à titre d'essai. » (4.031) Dans le modèle propositionnel d'un fait « il doit y avoir exactement autant d'éléments distincts que dans la situation qu'elle présente. Toutes deux doivent posséder le même degré de multiplicité logique (mathématique). » (4.04) En vue d'une compréhension exacte de l'idée que le modèle propositionnel et le fait modelé doivent avoir la même multiplicité logique (mathématique), Wittgenstein renvoie ses lecteurs aux considérations de Hertz relatives aux modèles dynamiques dans sa *Mécanique*. A partir des suggestions de Hertz, Wittgenstein arrive à croire que « il serait possible de construire un squelette logique, à savoir un système apriorique qui serait à même de fournir des modèles à fonction de représentation pour le monde entier et de retenir ainsi la structure logique de toute description. » (Janik & Toulmin 1973, 184) Les modèles dynamiques de Hertz sont des images logiques (*Bilder*) à l'aide desquels on peut anticiper de futures expériences à partir de celles du passé. La connaissance des systèmes physiques consiste en des déductions faites sur la base de ces modèles, en concordance avec les données empiriques. Mircea Flonta systématise les caractéristiques d'une *image* ou d'un modèle dynamique, telles que théorisées par Hertz ; toute image doit remplir trois conditions : une condition *logique* – que les images soient

construites en accord avec les principes de la logique, une condition *empirique* – les images correctes sont celles qui saisissent les relations dans la nature, et une condition pragmatique – que les images soient adéquates, à savoir qu’elles expriment autant de relations essentielles dans la nature que possible et peu de relations inutiles. Hertz était sûr que l’évaluation de toute recherche scientifique devrait se faire à travers le prisme des trois conditions, dont la logique est essentielle. « Seules les “images” claires du point de vue logique, c’est-à-dire qui satisfont en grande mesure la première exigence, pourront être examinées du point de vue de l’exactitude, ainsi que comparées du point de vue de leur adéquation. » (Flonta 2008, 160) En reprenant les idées de Hertz, Boltzman avertissait sans faute son auditoire que les sciences naturelles ne s’occupent pas à découvrir la nature réelle des phénomènes physiques, que les théories scientifiques ne retenaient comme congruentes à la nature, chacune d’elles n’offrant qu’une image des phénomènes envisagés. Pour cette raison, les théories ne peuvent pas être absolument correctes, mais elles doivent essayer de représenter d’une manière simple le phénomène à expliquer. (Flonta 2008, 161)

La proposition pensée par Wittgenstein comme image logique d’un état de choses dérive génétiquement des modèles explicatifs que la science est supposée proposer, tels que théorisés par Hertz et Boltzman. Mais tandis que les deux physiciens regardaient avec réserve la possibilité que ces modèles soient vraies (Boltzman était même convaincu qu’on peut y avoir deux modèles différents qui correspondent à un phénomène physique), en les considérant plutôt comme des images mentales ou des signes de faits, Wittgenstein était sûr que des propositions pourvues de sens peuvent être vraies, plus précisément les propositions des sciences naturelles. En conséquence, il apparaît qu’une partie de la leçon de Boltzman a été réceptionnée par le philosophe de la manière suivante : tandis que le physicien croyait que les sciences naturelles, les modèles qu’elles proposent, ne peuvent pas aspirer à découvrir la nature réelle des phénomènes physiques, Wittgenstein a considéré que le monde peut être reconstruit et représenté de manière qu’il corresponde à la structure logique du langage.

### **3. Les états de choses en tant que représentations**

La relation de correspondance met en contact, sous une forme essentielle, une proposition et le fait modelé. Si Wittgenstein pratique ou non une théorie de la vérité-correspondance, cela ne peut être clarifié par

éclaircissement seulement de l'un des termes de la relation, la *proposition*, mais il est obligatoire aussi de tirer au clair l'autre terme, celui de *fait*. Bien que les faits soient constitutifs au monde, nous considérons qu'une élucidation préalable du concept de *monde* peut contribuer à une meilleure compréhension des concepts de *fait* et *état de choses*.

Quand Wittgenstein affirme dans les premières lignes du *Tractatus* que « le monde est la totalité des faits, non des choses » (1.1) et que « les faits dans l'espace logique sont le monde » (1.13) il est évident qu'il ne se réfère pas au monde en tant que réalité autonome, extérieure à l'esprit, ou en tant que réalité décrite et expliquée par les sciences naturelles. Un physicien n'a rien à dire sur le monde dans le *Tractatus*. *La première raison* est que les faits n'ont pas de connexion causale entre elles, ainsi qu'une modification d'un fait ne détermine pas nécessairement la modification d'un autre. « Quelque chose peut isolément avoir lieu ou ne pas avoir lieu, et tout le reste demeurer inchangé. » (1.21) L'apparition ou la disparition d'un fait n'est pas une question dirigée par les lois naturelles, mais une affaire purement logique ; un fait qui existe n'est que l'actualisation d'une possibilité logique, question indépendante de l'interaction avec d'autres faits ou de la volonté d'un je. L'autonomie de chaque fait rendrait superflus les efforts de connaître d'un physicien, parce que celui-ci se trouverait devant un monde fait de cubes superposés, sans liaison entre eux, un monde où les explications et les prédictions scientifiques sont impossibles. Dans ce monde-là, l'œuvre du physicien serait réduit à l'identification des faits isolés, dépourvu de la possibilité des généralisations de tout genre. Or, ce n'est pas le monde assumé par les sciences naturelles. Le monde de Wittgenstein n'est donc pas le monde réel, mais seulement un monde reconstruit à travers le prisme du langage. « “Le monde” dont nous parlent les premières pages du *Tractatus* ne nous apparaît que dans la perspective de ce qu'il a de commun avec le langage (“la forme logique”). » (Cioabă 2013, 114). *La seconde raison* pour laquelle un physicien n'a rien à dire sur le monde dans le *Tractatus* est que le monde assumé par Wittgenstein est *une sorte de monde* à la première personne, le monde d'un solipsiste, non un monde à la troisième personne. Mais cette perspective à la première personne n'appartient pas à un *je* psychologique, mais à un *je* métaphysique, fantomatique, qui n'appartient pas au monde. Puisqu'il ne s'agit pas d'un *je* psychologique, le monde dans le *Tractatus* n'est pas un monde imaginé ou construit par ce *je*, il n'est pas le résultat de la volonté de celui-ci. Pourtant, car étant une sorte de monde à la première personne, le monde dans

le genre de Wittgenstein est un monde délimité du point de vue linguistique par un je et structuré en tant que tout par la logique de son langage.

Dans une notation du 1<sup>er</sup> juin 1916, Wittgenstein annonçait pour enjeu de ses recherches : « le grand problème autour duquel gravite tout ce que j'écris est le suivant : existe-t-il un ordre *a priori* du monde, et si oui, en quoi consiste-t-il ? » La réponse nous est offerte dans le *Tractatus* (5.634) : « il n'y a aucun ordre *a priori* des choses » parce que tout ce que nous voyons, nous percevons et nous décrivons aurait pu être différent. Il semble évident que Wittgenstein ne se demande pas ici si le monde possède un ordre physique intrinsèque, s'il possède des lois naturelles qui le structurent, lois que puissent découvrir, éventuellement, les sciences naturelles. En constatant qu'il n'y a pas d'ordre *a priori* des choses, le *je* remarque implicitement que la structure du monde aurait pu être autre, car d'autres faits auraient pu exister dans le monde, avec une autre forme logique. Seule la forme logique des états de choses est nécessaire, la présence d'un fait dans le monde ne l'est pas. Par conséquent, le *je* métaphysique, principe de son monde, possède des structures logico-linguistiques à même de délimiter et de pénétrer l'ordre intérieur du monde. « La logique remplit le monde ; les frontières du monde sont aussi ses frontières. » (5.61) Puisque la logique existe seulement *dans* les faits, et non *entre* les faits, le *je* doit délimiter le monde et le structurer en tant que « mon monde ». On comprend qu'« il y a donc réellement un sens selon lequel il peut être question en philosophie d'un je, non psychologiquement. » (5.641) Ce je fantomatique rend possible le monde en tant que « mon monde », lui donne contour en tant que tout et la structure du point de vue linguistique, en lui conférant un contour, une frontière. Plus précisément, « le je fait son entrée dans la philosophie grâce à ceci : que "le monde est mon monde." » Mais ce je n'est ni l'homme, ni son corps, ni son physique, mais il est le sujet métaphysique qui rend possible le monde, son monde, sans en faire partie. (5.641) La métaphore de la relation entre l'œil et son champ visuel exprime la relation entre je et le monde : le *je* est pour le monde ce que l'œil est pour le champ visuel : une limite et une condition de possibilité. De même que l'œil ne fait pas partie du champ visuel, mais le rend possible, de même le *je* n'appartient pas à son monde, mais le rend possible. « Le sujet n'appartient pas au monde, mais il est une frontière du monde. » (5.632) En délimitant le monde, le sujet lui donne contour par son langage et il le colore qualitativement par le fait d'être heureux ou non. (6.43)

Quoique dans la première partie de son *Tractatus* Wittgenstein donne l'impression que par l'idée de monde il comprend la réalité

existant indépendamment de l'esprit de tout sujet, que le monde est la totalité des états de choses réels, qu'il opère avec un concept objectif et impersonnel de monde, cette impression s'efface pourtant plus d'une fois quand il précise avec clarté que *le monde est mon monde*. « Que le monde soit mon monde se montre en ceci que les frontières du langage (...) signifient les frontières de mon monde. » (5.62) La logique ordonne le langage, la logique et le langage rendent possible le monde du sujet, et là où la logique et le langage finissent, le monde finit. « Le monde des faits devient "mon monde" dès qu'il est atteint par un langage dont le sujet a établi les limites. Bien que le monde des faits ne peut être influencé au niveau de la production d'un événement ou autre, quand même, en tant que *totalité*, le monde peut devenir "mon monde". » (Cioabă 2013,189) Dans une notation aux accents schopenhaueriens faite le 17.10.1916, le philosophe affirme : « De même que ma représentation est le monde, de même ma volonté est la volonté du monde ». Le monde est alors mon monde parce que *le monde est ma représentation*. Dans ce contexte, la position du philosophe vis-à-vis du solipsisme devient intelligible : « car ce que le solipsisme veut signifier est tout à fait correct, seulement cela ne peut se dire, mais se montre. » (5.62). Pour le *je* n'existe que le monde qu'il peut se représenter, mais cet énoncé envisage un regard extérieur de la relation entre le *je* et son monde, donc, selon les critères de Wittgenstein, c'est un non-sens.

Mais, si le monde est la représentation d'un *je*, cela signifie que les faits aussi, dont la totalité constitue le monde même, sont les représentations de ce *je*. Le 25.4.1915 Wittgenstein notait « puisque le langage dépend de certaines relations *internes* (logiques – n.n.) avec le monde, *lui* (le langage – n.n.) et ces relations déterminent la possibilité logique des faits. Si l'on a un signe pourvu de signification, alors il doit être dans une certaine relation interne avec une configuration. *Le signe et la relation déterminent de manière univoque la forme logique de ce qui est désigné.* » (p.105) En d'autres termes, les faits sont des représentations du monde à travers la logique du langage, et non de simples représentations psychologiques. Parce que les noms et les propositions sont des signes, ils doivent se trouver dans une relation déterminée avec ce qui est désigné ; les objets et les états de choses possibles sont des représentations nécessaires et complémentaires au langage. Mais les objets et les états de choses ne sont pas physiquement réels ; ils ont plutôt le caractère d'assomptions formelles, métaphysiques ou sémantiques, nécessaires à rendre possible la signification des expressions du langage. La forme logique du monde et, implicitement, des faits n'est pas

constatable empiriquement et, comme souligné par Norman Malcolm, elle n'est pas la création du langage ou de la pensée, mais elle est présupposée par le langage et la pensée. (Malcolm 1988, 2-3) L'ordre logique des faits est prescrit par l'ordre logique du langage et de la pensée, sans que le langage et la pensée aient construit cette logique. Les objets sont réels en tant qu'entités métaphysiques, considère Malcolm. (Malcolm 1988, 32) En réalité, il serait plus adéquat de dire que, en tant qu'entités métaphysiques, les objets sont *représentés* comme étant réels, c'est-à-dire réels pour le je. Dans ces conditions, les faits eux aussi devraient être considérés comme réels premièrement en tant que configurations logiques d'objets, en tant qu'entités sémantico-métaphysiques ; ce n'est qu'accidentellement qu'on pourrait les considérer comme des « faits positifs », en tant que fragments d'un monde reconstruit logiquement. On rencontre une idée similaire chez Cătălin Cioabă :

« la sémantique dans le *Tractatus* nous dit en définitive que la totalité des faits possibles nous est, par le langage, plus proche, à savoir plus réelle, que la totalité des “faits positifs”. Nous sont plus proches, c'est-à-dire plus directement accessibles que les faits réels (que “ce qui se passe”), *par le langage*, tel que conçu par Wittgenstein, les états de choses, qui sont par définition des états de choses *possibles* (cf. 2.0124). » (Cioabă 2013, 115-116)

Tandis que Norman Malcolm garde pourtant une approche réaliste dans l'interprétation de l'ontologie du *Tractatus*, Brian McGuinness est beaucoup plus tranchant, en affirmant que l'explication relative au pouvoir de signification du langage dans le *Tractatus* ne fait pas appel à de faits entendus comme des entités indépendantes de l'esprit et du langage. Pour McGuinness, « les prétendus objets, qui existent éternellement et qui fixent des limites pour ce qu'on peut dire, s'avèrent en réalité être un trait de notre pensée et de notre langage, mais un trait qui élude nos capacités d'expression. » (McGuinness 2002, 95). De plus, selon l'opinion de McGuinness, il n'est pas du tout difficile de mettre en relation cet antiréalisme relatif aux objets aux divers énoncés de Wittgenstein: « les choses ne reçoivent une signification que par leur relation avec ma volonté » (15.10.1916), « je veux raconter comment j'ai trouvé le monde » (2.9.1916), « *je* dois juger le monde et mesurer les choses » (2.9.1916). Une autre variante serait de croire, selon McGuinness, que l'histoire sur l'existence des objets (et implicitement des faits) est une partie du mythe dans le *Tractatus*, « l'histoire qu'on nous raconte afin de démontrer sa propre inconsistance. » (McGuinness

2002, 96) Dans ces conditions, la valeur théorique des propositions dans le *Tractatus* sur des *objets, états de choses et faits* serait doublée par leur valeur d'exemple qui instancie brillamment justement ce qu'il dénonce.

Heidé Ishiguro se situe, à son tour, sur des coordonnées similaires: à un premier contact avec le texte du *Tractatus*, les concepts de *chose* ou d'*objet* suggéreraient que les entités derrière les concepts possèdent une autonomie ontologique par rapport au langage ; en faits, de tels concepts ne seraient rien d'autre que des éléments constitutifs de la syntaxe logique du langage, c'est-à-dire ces éléments-là précisément qui offrent aux *noms* la signification. Les objets ne seraient-ils que le point final où l'on arrive par l'analyse logique des propositions sur les faits ? (Ishiguro 1990, 26-31) Même si Heidé Ishiguro ne va pas jusqu'à douter la réalité des faits, il est quand même difficile à démontrer qu'en combinant des entités postulées soit pour des besoins sémantiques, soit pour des besoins métaphysiques on pourrait obtenir *les faits* qui constituent le monde au sens objectif. Ishiguro croit que « notre langage donne l'essence de la description et, par conséquent, de toute chose qui est descriptible, y compris le monde. » (Ishiguro 1990, 31)

Au-delà de ces considérations, l'existence des faits comme réalités inaccessibles à la volonté du je, élève un problème épistémologique qu'on ne peut pas résoudre à l'aide des instruments théoriques qu'on trouve dans le *Tractatus* : le problème de la possibilité de connaître et de comprendre les faits dans le monde. Tout fait est un complexe d'objets se rapportant les uns aux autres par des relations logiques données. La connaissance d'un tel complexe nécessite inclusivement sa perception, parce que autrement on ne pourrait pas préciser si la proposition qui modèle le fait en question est vraie ou non. Pour citer Wittgenstein, « percevoir un complexe signifie percevoir que ses éléments sont dans tel ou tel rapport. » (5.5423) Autrement dit, percevoir un fait se résume à percevoir les rapports logiques entre ses parties composantes. Mais si ses parties composantes, les objets, ne peuvent pas être perçues, parce que, en tant que « substance du monde », l'objet « ne peut déterminer qu'une forme, et nullement des propriétés matérielles » (2.0231), alors comment sera-t-elle perçue la structure issue de la manière spécifique dont les objets se rapportent les uns aux autres ? Si l'on regarde la forme logique d'un fait comme un découpage du monde réalisé par un jugement, on solutionne le problème de l'identité formelle des faits, mais non celui de leur perception. Vu cela, le prix qu'on paie est une diminution du réalisme et de la possibilité d'esquisser une image du monde vraie ou fausse par rapport à une ainsi dite « substance du monde ». Considéré

sous l'espèce de la forme, le monde est transparent pour le je ; mais les faits le composant sont indiscernables et inaccessibles empiriquement. Le monde du type Wittgenstein est accessible structurellement, mais inaccessible empiriquement.

Les arguments analysés ci-dessus, bien qu'ils contredisent l'interprétation combinatoire-réaliste sur les faits, nous montrent que comprendre des faits dans le *Tractatus* comme des représentations d'un *je* métaphysique n'est pas sans justification, même si cela ne correspond pas à la vision générale anticartésienne de Wittgenstein. La quasi-absence de ce *je* dans le *Tractatus* pourrait s'expliquer par cela que, conformément aux critères de sens institués par Wittgenstein, un regard extérieur de la relation entre Je et le monde est non seulement impossible, mais aussi de nature à augmenter largement le nombre de non-sens dans l'ouvrage. Il convient de souligner que le je dans le *Tractatus* n'est pas personnel, mais transcendantal. On comprend ainsi que, quelle que soit l'acception qu'on donne aux *faits*, entités extérieures (constitutives à la réalité) ou représentations intérieures, pour Wittgenstein, la représentation des faits par l'intermédiaire des propositions est un phénomène logique nécessaire, qui se produit au-delà de la volonté. Le je ordonne logiquement et se fait des représentations non parce qu'il se propose ce but, mais parce qu'il est dans la nature de son langage de le faire. «La logique est transcendantale» (6.13), nous dit Wittgenstein ; en quelque sorte, la logique joue dans le *Tractatus* le rôle des formes *a priori* de l'intellect que possède le sujet épistémique kantien. De même que dans la table des catégories et dans les principes *a priori* de l'intellect kantien on retrouve tant une *logique de la connaissance* qu'une *logique de la nature* (Stan 2003, 104), on pourrait voir aussi dans la logique du *Tractatus* une logique du raisonnement, mais aussi une image dans le miroir *a priori* du monde. (6.13) «La logique est antérieure à toute expérience – que quelque chose est ainsi. Elle est antérieure au Comment, non au Quoi.» (5.552) La logique est la condition de possibilité pour le langage, pour tout type de représentation, mais aussi pour tout type d'entité dont la structure peut être représentée.

#### **4. Quel genre de théorie de la vérité construit Wittgenstein dans le *Tractatus*?**

En évaluant la pertinence de la théorie de Wittgenstein sur la proposition entendue comme image logique, Janik et Toulmin arrivaient à la conclusion suivante :

« Il y a donc deux choses essentielles pour la théorie wittgensteinienne du langage comme image (*Bildtheorie der Sprache*) : une théorie de la vérité en tant que correspondance avec les faits et le présupposé qu'il existe une isomorphie logique suffisante entre le langage et la réalité, qui rend possible et qui confirme la relation entre eux à l'aide de l'emploi descriptif du langage. La structure logique du langage donne la possibilité qu'on établisse *a priori* si certaines configurations d'objets sont possibles ou non. C'est la fonction des "tables de vérité" dans le système de Wittgenstein. Ce sont elles qui précisent les possibilités de vérité aprioriques de toute proposition complexe. » (Janik & Toulmin 1973, 185)

Alors, la conséquence la plus importante de la théorie du langage entendu comme image logique serait une théorie de la vérité-correspondance. Il existe assez de remarques dans le *Tractatus* qui nous convainquent assez facilement du caractère raisonnable de la conclusion de Janik et de Toulmin. Par exemple, Wittgenstein considère que : « la proposition est une image de la réalité. Car je connais par elle la situation qu'elle présente, quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué. » (4.021); « la proposition construit un monde au moyen d'un échafaudage logique, et c'est pourquoi l'on peut voir dans la proposition, quand elle est vraie, ce qu'il en est de tout ce qui est logique. » (4.023); « la proposition nous communique une situation, donc elle doit avoir une interdépendance essentielle avec cette situation. » (4.03) La connexion essentielle, interne, entre une proposition vraie et le fait représenté, c'est *la forme logique* ; qui plus est, la proposition vraie est un modèle réussi du fait représenté parce qu'elle possède *la même forme logique*. La forme logique des faits *se voit* dans la forme logique des propositions. Autrement dit, dans l'espace logique, le fait et la proposition vraie coïncident. L'espace logique est vu par Wittgenstein comme une sorte d'essence structurelle du monde, également partagée par les états de choses, les faits, les propositions pourvues de sens et les propositions vraies. Dans le cas particulier de la vérité, l'espace logique devient un espace de l'identité entre la proposition et le fait correspondant. Structurellement parlant, la proposition vraie et le fait deviennent indiscernables ; leur forme identique *se voit* dans la manière dont leurs éléments constitutifs sont ordonnés, mis en relation.

Si l'on admet qu'on pourrait subsumer l'approche sur la question de la vérité dans le *Tractatus* à une théorie de la vérité-correspondance,

cette approche est précieuse parce que, disons, elle a réussi à offrir une analyse raisonnable de la relation de correspondance, des *relations de possibilité de la correspondance comme type de relation*. C'est Russell qui initie une analyse de la relation de correspondance, lorsqu'il affirme qu'une conviction d'un sujet épistémique est vraie parce que ses termes sont ordonnés conformément aux relations qu'ont les objets de la conviction dans le cadre du complexe (du fait) désigné. Par exemple, la conviction d'Othello que Desdémone aime Cassio est vraie parce qu'elle ordonne les termes du jugement de la même manière dont la relation « aimer » organise effectivement, dans le fait, Desdémone et Cassio. (Russell 2004, 114) Pour Wittgenstein, la correspondance entre la proposition vraie et le fait devient intelligible grâce à l'isomorphisme, à la liaison *interne* entre la proposition vraie et le fait. Comme nous l'avons déjà argumenté ailleurs,

« la proposition vraie et le fait représenté se trouvent dans une relation spéciale, ils “correspondent”, parce qu'ils possèdent la même forme ou structure logique. Par le fait que, logiquement parlant, les deux entités – la proposition vraie et le fait correspondant – sont identiques, la correspondance entre elles n'apparaît plus comme une relation mystérieuse et incertaine, mais comme une relation complètement analysées et explicitée. » (Stan 2006, 164)

La disposition identique des éléments internes, l'équivalence structurale entre la proposition et le fait expliquerait la possibilité de la relation de correspondance.

Le fait que Wittgenstein offre dans le *Tractatus* la première analyse de la relation de correspondance est difficile à contester ; mais le fait d'avoir construit également une théorie non-problématique de la vérité-correspondance est vu avec réserve, même par ceux qui en ont été jadis convaincus. Si dans son texte publié dans *A Companion to Epistemology* (2010) Paul Horwich était sûr que la théorie du *Tractatus* représentait la meilleure tentative d'édifier une théorie de la vérité-correspondance, dans un article plus récent, consacré à la manière dont Wittgenstein théorise, le long du temps, la question de la vérité, il considère que, dans les premières pages du *Tractatus* on n'a qu'une sorte de théorie de la vérité-correspondance. (Horwich 2016, 96) Bref, Horwich est d'avis que l'approche de la vérité dans le *Tractatus* gravite autour de la théorie de ce qu'il appelle propositions significatives (*significant sentences*). De telles propositions sont des *représentations picturales* d'un fait. Plus précisément, Horwich croit que, pour Wittgenstein, (i) une

représentation picturale consiste en des éléments rangés les uns par rapport aux autres d'une manière particulière ; (ii) chaque tel élément a un référent; et (iii) les éléments picturaux rangés comme ils le sont peuvent représenter un fait, car les référents de ces éléments sont rangés identiquement. (Horwich 2016, 97) Il en résulte que l'approche de Wittgenstein sur la vérité traite la *représentation picturale* d'un fait possible comme une forme de *correspondance*.

Horwich identifie au moins deux limites majeures de cette approche : *en premier lieu*, la théorie de la vérité-correspondance que Wittgenstein construit est limitée car elle ne s'applique qu'aux *propositions élémentaires*, c'est-à-dire aux propositions qui ne contiennent pas un vocabulaire logique. (Horwich 2016, 98) L'extension de la théorie, limitée aux propositions élémentaires, vers les propositions composées se réalise à l'aide des règles qui régissent le fonctionnement des tables de vérité, règles qui précisent la manière dont le caractère vrai ou faux des négations, des implications, des disjonctions etc. dérive de propositions élémentaires. Donc, selon Horwich, Wittgenstein propose une théorie propositionnelle de la vérité en deux étapes, mais seulement la première est construite autour de la relation de correspondance. (Horwich 2016, 98) *En second lieu*, si l'on tient compte de l'identité dans l'espace logique entre la proposition vraie et le fait désigné, il résulterait que les énoncés « la proposition que *k est f* est vraie » et « le fait possible que *k est f* est actuel » ne sont que des manières différentes de dire la même chose. Il en résulterait qu'on pourrait dire, dans la même mesure, que *les faits* sont *vrais* ou *faux* et que *les propositions* sont *possibles* ou *actuelles*. De plus, il en résulterait encore que la doctrine de Wittgenstein sur la vérité propositionnelle coïnciderait avec ce que le philosophe affirmait à propos de l'actualité des faits possibles. (Horwich 2016, 98-99) Il serait quand même difficile d'accepter que « vrai » pourrait être équivalu à « actuel » et l'inverse. La conclusion de Horwich est que ce que Wittgenstein nous offre dans le *Tractatus* n'est pas, vraiment, une théorie de la vérité-correspondance, mais seulement une théorie de la représentation (de la correspondance limitée) avec une non-théorie relative à la manière dont les entités représentées deviennent des faits. (Horwich 2016, 99)

Nous avons la conviction que, finalement, le destin de l'ainsi-dite théorie de la vérité-correspondance construite dans le *Tractatus* dépend de la manière dont l'on interprète *les faits*, le pôle de la relation de correspondance créditée comme étant partie de la réalité. On entend, des formulations les plus claires du *Tractatus*, que les faits sont des états de

choses subsistants (2.04), que le monde est la totalité des faits (1.1) et que le monde est la totalité de la réalité (2.063). Dans la seconde partie de cette étude nous avons pourtant essayé d'argumenter que penser le monde, et implicitement les faits, soit comme des prolongements d'une théorie du langage, soit comme des représentations d'un je métaphysique, limite et condition de possibilité du monde, cela a du sens. Tout état de choses est formé d'objets ; ces étranges entités n'ont pas de dimension, n'ont pas de structure interne, elles sont simples, ne se définissant que par leurs possibles combinaisons. Autrement, leur consistance ontologique dérive de leur syntaxe logique. Essentiellement, il n'y a aucune différence entre les noms et les objets. En réalité, les noms possèdent une dimension supplémentaire, car ils peuvent désigner des objets. Cette dimension supplémentaire leur confère une consistance ontologique supérieure, les objets étant introduits dans le tableau philosophique parce que les noms avaient besoin d'un appendice sémantique, un appendice qui explique leur signification. La syntaxe logique des noms explique la possibilité de toutes les propositions pourvues de sens ; dans le miroir, la syntaxe logique explique la possibilité de tous les états de choses. Mais le logicien Wittgenstein savait que toutes les propositions ne sont pas démontrables et qu'elles ne pourraient être toutes vraies. Vu cela, il avait besoin d'un mécanisme par lequel, de la totalité des propositions pourvues de sens, il puisse séparer les vraies. En postulant le principe conformément auquel seulement certains états de choses sont actuels, réels, Wittgenstein construit un mécanisme sémantique par l'intermédiaire duquel il peut sélectionner dans l'ensemble de toutes les propositions pourvues de sens, le sous-ensemble des propositions vraies : seules les propositions vraies ont une structure isomorphe aux faits.

Mais, même dans le cas où les faits ne sont pas considérés comme réels, le mécanisme logico-sémantique postulé pour séparer les propositions vraies n'est pas du tout affecté. Bien que John Searle soit réaliste dans un sens beaucoup plus fort que Wittgenstein, il a raison quand il affirme que « tout ce qui permet à une affirmation d'être vraie est un fait » (Searle 1995, 212). Techniquement parlant, un monde reconstruit de faits structurés par la logique du langage peut permettre aux propositions ayant une structure isomorphe à celle des faits qu'on les appelle vraies (dans ce cas, la vérité n'a qu'une valeur strictement sémantique, et non épistémique). Si l'on admet comme plausible l'idée que le monde dans le *Tractatus* est plutôt une (re)construction logique d'après le modèle du langage, alors l'étrangeté du monde wittgensteinien acquiert du sens pour un praticien des sciences naturelles, ainsi que la

présence du je fantomatique, métaphysique dans le *Tractatus*. Le monde dans le *Tractatus* est, comme nous l'avons déjà souligné, une sorte de monde formé de cubes sans connexions nécessaires entre eux, un monde où la causalité n'est qu'un mythe. Le monde dans le *Tractatus* n'est pas le monde concret, celui qui passe pour réalité à nos yeux, mais c'est *un monde ersatz*. En ce sens, c'est une entité abstraite, une représentation d'une possibilité d'être du monde concret, du monde actuel. C'est pour cela que le monde dans le *Tractatus* n'est peuplé ni de personnes, ni d'atomes, ni de chats. David Lewis distingue entre trois versions d'ersatzisme: *la version linguistique* (les mondes *ersatz* sont comme les contes ou les théories), *la version picturale* (les mondes *ersatz* sont similaires aux images qui représentent quelque chose par isomorphisme) et *la version magique* (les mondes *ersatz* représentent quelque chose, mais l'on ne peut rien dire sur le mécanisme concret de la représentation). (Lewis 1986, 141) Compte tenu de ces distinctions, nous croyons que l'ersatzisme dans le *Tractatus* est du type *pictural*, grâce précisément aux propriétés spéciales, déjà analysées, que la proposition vraie possède selon Wittgenstein. Puisqu'il est *ersatz*, le monde dans le *Tractatus* est un monde abstrait, formé d'universels. Étant donné qu'il est un monde représenté par un je métaphysique, lui-même un universel, le monde dans le *Tractatus* (et, implicitement, Wittgenstein) n'est plus obligé de résoudre la difficulté qui aurait dérivé du fait d'avoir assumé l'interaction entre un particulier (le sujet qui se représente le monde) et un universel (le monde représenté).

Si les arguments ci-dessus sont raisonnables, il résulterait que l'interrogation qui donne le titre de ce sous-chapitre ne peut avoir qu'une seule réponse : Wittgenstein ne construit dans le *Tractatus* une théorie de la vérité épistémique, mais il y détermine seulement les conditions sémantiques qu'une proposition doit satisfaire pour recevoir l'attribut de « vraie ». Si un fait n'est rien d'autre qu'« une représentation qui consiste (...) dans une relation *n*-ère suivie de *n* objets » (Skyrms 1981, 200), alors la « correspondance avec le fait » devient un critère d'allocation de cet attribut à une proposition, non un indicateur de connaissance du monde extérieur.

## 5. Conclusions

Par conséquent, bien qu'on trouve dans le *Tractatus* une analyse réussie de la relation de correspondance, Wittgenstein ne s'en est pas servi pour construire une théorie de la vérité-correspondance. Les raisons

pour lesquelles il n'a plus réussi à le faire découler logiquement des idées argumentées ci-dessus : *en premier lieu*, la relation de correspondance, telle qu'elle est pensée dans le *Tractatus*, est une relation entre deux types de représentations, entre deux types d'abstractions (avec, évidemment, des degrés différents d'abstractisation), les propositions et les faits ; *en second lieu*, en complétant sa sémantique d'un monde *ersatz*, le philosophe s'écarte considérablement du monde réel, du monde décrit par les sciences naturelles. Dans ce contexte, la valeur épistémique d'une proposition dite « vraie » devient sans pertinence. Dans le temps, la logique essentialiste qui a fondé l'effort mené dans le *Tractatus* de construire une théorie de la signification et de la représentation, les pas théoriques nécessaires pour identifier les limites du langage et de la pensée, a été abandonnée par le philosophe. En nous libérant de l'essentialisme, la philosophie tardive de Wittgenstein nous rend aussi libres de construire une théorie philosophique de la vérité ; en revanche, elle nous oblige à continuer de chercher la vérité par des voies spécifiques à chaque domaine du savoir. « Il est donc un non-sens d'essayer de trouver une théorie de la vérité, parce que, évidemment, nous utilisons le mot dans la vie quotidienne très clairement et sans équivoque avec ces significations différentes. » (Wittgenstein 1989, 96) Donc, les utilisations hétérogènes du mot *vrai* dans une multitude de jeux de langage transforment la tâche de formuler une théorie philosophique de la vérité dans quelque chose de superflu.

## Références

- CIOABA, Cătălin. 2013. *Filozoful și umbra sa. Turnura gândirii la Martin Heidegger și Ludwig Wittgenstein*. București: Editura Humanitas. / [*Le philosophe et son ombre. La tournure de la pensée chez Martin Heidegger et Ludwig Wittgenstein*. Bucarest: Éditions Humanitas.]
- FLONTA, Mircea. 2008. *Gânditorul singuratic. Critica și practica filozofiei la Ludwig Wittgenstein*. București: Editura Humanitas. / [*Le penseur solitaire. La critique et la pratique de la philosophie chez Ludwig Wittgenstein*. Bucarest: Éditions Humanitas.]
- HORWICH, Paul. 2010. "Theories of Truth". In *A Companion to Epistemology*, edited by Jonathan Dancy, Ernest Sosa, Matthias Steup, 772-777. Malden, Oxford: Blackwell Publishing,
- HORWICH, Paul. 2016. "Wittgenstein on Truth". *Argumenta*. Issue 3: 95-105.
- ISHIGURO, Heidé. 1990. "Can the World Impose Logical Structure on Language?". Dans *Wittgenstein. Eine Neubewertung / Towards a Re-*

- Evaluation*, Rudolf Haller, Johannes Brandl (eds.), 21-34. Wien: Springer-Verlag.
- JANIK, Allan & Toulmin, Stephen. 1973. *Wittgenstein's Vienna*. New York: Simon and Schuster.
- LEWIS, David. 1986. *On the Plurality of Worlds*. Malden, Oxford: Blackwell Publishing.
- MALCOLM, Norman. 1988. *Wittgenstein: Nothing is Hidden*. Oxford: Basil Blackwell.
- MCGUINNESS, Brian. 2002. *Approaches to Wittgenstein*. London, New York: Routledge.
- NEWMAN, Andrew. 2004. *The Correspondence Theory of Truth. An Essay on the Metaphysics of Prediction*. Cambridge: Cambridge University Press.
- RORTY, Richard. 1990. *Objectivity, Relativism, and Truth: Philosophical Papers*, Volume 1. Cambridge: Cambridge University Press.
- RUSSELL, Bertrand. 2001. *The Problems of Philosophy*. Oxford: Oxford University Press.
- SEARLE, John R. 1995. *The Construction of Social Reality*. New York: The Free Press.
- SKYRMS, Brian. 1981. "Tractarian Nominalism". *Philosophical Studies* 40 (2) : 199-206.
- STAN, Gerard. 2006. *Cunoaștere și adevăr*. Iași: Editura Universității Alexandru Ioan Cuza. / [*Connaissance et vérité*. Iasi: Éditions de l'Université Alexandru Ioan Cuza.]
- STAN, Gerard. 2003. *Ordinea naturii și legile științei*. Iași: Editura Universității Alexandru Ioan Cuza. / [*L'ordre naturel et les lois de la science*. Iasi: Éditions de l'Université Alexandru Ioan Cuza.]
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1971. *Tractatus Logico-Philosophicus*. Paris: Gallimard.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1989. *Vorlesungen 1930-1935*. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1981. *Notebooks 1914-1916*. New York, Evanston: Harper & Row.